

ÉLÉMENTS POUR UN CORRIGÉ DE L'EXPLICATION DE TEXTE
RACINE, *BERENICE*, III, 2 ET 3, v. 828-870

Dans ce document, je ne rédige ni introduction ni conclusion et vous renvoie aux nombreuses remarques méthodologiques faites à ce sujet pendant vos prestations orales. Je me consacre sur le plan du passage d'une part et les éléments d'analyse pour le développement, d'autre part.

Avant toute chose, il est nécessaire ici d'interroger le découpage choisi pour cet extrait :

- le premier vers du passage, commençant par « oui » suppose que l'on n'est pas au début d'un échange, mais dans le cours de celui-ci. Il est donc nécessaire, plus sans doute que d'ordinaire, de bien situer le passage pour que l'on puisse clairement comprendre où l'on se situe, et dans la scène, et dans l'action de la pièce.
- Il est également nécessaire de tenir compte du fait que le découpage propose un « **saut de scène** », c'est-à-dire un texte « à cheval » sur deux scènes. On le sait, dans le théâtre classique, le changement de scène correspond à une entrée ou à une sortie de personnages sur la scène. L'absence puis la présence de Bérénice (et accessoirement de Phénice) sont essentielles dans l'analyse des variations de position d'Antiochus. Ce doit être un des fils directeurs de l'explication.

On peut distinguer nettement trois moments dans le passage :

1. des vers 828 à 832, Antiochus, sous l'influence d'Arsace, manifeste un élan enthousiaste : la nouvelle dont il est chargé semble bien s'accorder avec les sentiments secrets qu'il nourrit à l'égard de Bérénice. Il semble entrevoir une possibilité d'accord entre sa mission de messenger et son propre amour pour l'amour. Il envisage d'être un consolateur. Sans entrer dans le détail de toute l'explication de ces vers, on peut être sensible à un certain nombre d'effets :
 - a. Le rythme des deux premiers vers est mimétique du « je respire » qui ouvre le passage : de saccadé au début, ce rythme se fait plus ample et la voix de l'acteur rend perceptible ce retour à la vie évoqué par le roi.
 - b. L'interrogation et le passage à la première personne du pluriel semble manifester l'énergie retrouvée du personnage.
 - c. Les trois derniers vers du passage constitue comme un programme. Tout se passe comme si Antiochus, pour mieux rassembler son courage, préparait chacune des étapes de ce futur proche qui doit décider de sa destinée auprès de Bérénice.
 - d. Mais le dernier mot de ce programme (« Titus l'abandonne ») rompt le charme. Aux termes positifs de « vie », « plaisir », « présage si doux », vont au contraire succéder une vision plus sombre du rôle qu'il doit tenir auprès de la reine.
2. des vers 833 à 850, Antiochus se ravise, malgré les paroles rassurantes de son conseiller.
 - a. On peut d'abord souligner que la conjonction de coordination adversative « mais » ouvre ce nouveau moment de la délibération. Au « allons » du vers précédent se substitue « demeurons ». L'enjeu semble donc être un déplacement dans l'espace.
 - b. Le rythme se fait de nouveau plus haletant, comme si la respiration retrouvée du début était de nouveau perdue. L'interrogation n'est plus ici, comme au vers 830, la manifestation d'une énergie retrouvée, mais plutôt celle d'une angoisse, d'une perte des repères.
 - c. Le contre-rejet des vers 833-834 met en évidence le pronom personnel « moi », qui rime avec « emploi », ici au sens de « rôle ».
 - d. On peut opposer au « présage si doux » le « cruel emploi » : se charger de cette nouvelle n'est pas la promesse d'un amour possible auprès de Bérénice, mais une

- tâche ingrate, tragique (rappelons que « cruel », se rattache étymologiquement au mot latin qui veut dire « sang »)
- e. C'est encore un effet de rejet aux vers 836 / 837 qui met en évidence le rôle majeur qu'a joué dans ce revirement le mot d'abandon. La reprise du verbe, l'usage de l'exclamation montrent bien l'impossibilité qu'il y a à annoncer une telle nouvelle. D'ailleurs, les deux derniers vers commentent, sur le ton élégiaque, le caractère épouvantable de « ce mot ». Une fois de plus on retrouve la problématique si importante dans l'œuvre du dicible et de l'indicible, de la parole (et de son poids) et du silence.
 - f. Arsace tente d'atténuer non pas la violence de cette parole mais ses répercussions. On peut étudier dans cette brève réplique l'espèce de « translation » qu'il évoque et qui met bien en évidence le fonctionnement du trio principal. La parole d'Antiochus aura des effets sur Titus (« tombera » sur lui).
 - g. Pourtant, cela ne suffit pas à rassurer Antiochus : au « Oui » d'ouverture s'oppose ici un « Non ». La première personne du pluriel est de nouveau utilisée, mais dans une visée radicalement différente : on peut poursuivre le réseau des oppositions par rapport aux premiers moments du passage :
 - i. « Entrons » VS « ne la voyons point » puis « fuyons »
 - ii. « Allons lui déclarer » VS « Assez d'autres viendront lui conter »
 - h. Il est également possible de tirer parti du jeu des rimes de cette réplique : douleur / malheur ; infortunée / condamnée ; fatal / rival ; nouvelle / (haine) immortelle qui insistent tout particulièrement sur la dimension tragique de la situation.
 - i. C'est donc au moment où Antiochus, une fois de plus, se propose de fuir, qu'un événement imprévu l'empêche de mettre à exécution son projet : « Ah ! la voici, Seigneur ; prenez votre parti ». L'indécision fondamentale d'Antiochus est soulignée par sa brève exclamation « Ô ciel » qui le met précisément dans la même situation que Titus un peu plus tôt. La scène se rejoue, tout au moins dans ses prémisses, et Antiochus est mis au pied du mur.
3. au début de la troisième scène, c'est Bérénice, nouvellement entrée en scène, qui prend d'abord la parole. Sa surprise est marquée par la série d'exclamation et l'interrogative. Pour le spectateur, cette dernière a une saveur toute particulière dans la mesure où la question d'entrer ou de fuir vient d'être débattue, mais avec des enjeux que la reine ne peut mesurer.
 - a. Dans la réplique d'Antiochus, on peut d'abord travailler sur la prudence que manifeste le personnage, son humilité et sa déférence à l'égard de la reine, a manière, aussi, dont il évite le vif du sujet (au sens propre et au sens figuré). Il prend des précautions.
 - b. Par ailleurs, les propos d'Arsace le guident sans doute dans sa démarche. Il met en avant la responsabilité de Titus : « n'accusez que lui » ; « s'il ne m'eût de sa cour défendu la sorite ».
 - c. Mais Bérénice, dans la dernière réplique redonne à Antiochus l'importance qu'il essaie d'atténuer. S'opposent au double « vous » « nous » « tous » : Antiochus a un rôle privilégié auprès de l'empereur, et ne saurait passer, aux yeux de la reine pour un simple messenger.